

## LES DRAMES DE L'ARGENT

PAR RAOUL DE NATERY

I

UNE FÉE DES ROIS

L'appartement occupé par la famille Gualbert, dans une paisible maison de la rue de Tournon, gardait un aspect à demi sévère, en raison de l'ordre méticuleux présidant à son arrangement. On sentait en y entrant que, dans ce milieu placide, devait respirer une famille heureuse, bornant ses espérances aux joies promises, sans tendre des mains avides pour atteindre les pommes d'or placées trop haut. Un piano, une corbeille emplies de laines, attestaient la présence d'une femme jeune ; mais sans doute elle aussi chérissait le calme, car le travail commencé indiquait une nature patiente, et la musique placée sur le piano prouvait que dans l'art aussi bien que dans la vie, si belle, si charmante que pût être cette virtuose et cette fée aux doigts agiles, elle aimait les compositions savantes et larges, et ne reculait point devant les broderies à l'aiguille qu'on met une année à terminer.

Tout à coup la porte de ce salon si grave fut ouverte, et une femme d'environ trente-huit ans, dont la beauté faite de grandes lignes se conservait dans toute sa pureté, entra accompagnée d'une jeune fille, et suivie d'une servante portant deux jardinières dans les bras.

— Oh ! maman ! ne m'accuses pas d'avoir fait des folies, dit la jeune fille en souriant, j'ai voulu que toute la maison prit un air de fête, et quelle fête est possible sans fleurs aujourd'hui ! Ma tante Mélanie en met partout, c'est un de ses luxes, et je me souviens qu'elle m'a souvent reproché de ne point en garnir notre appartement.

— Mélanie est riche, ma fille, et elle oublie trop souvent que les appointements d'un chef de bureau de ministère suffisent à peine à l'entretien d'un ménage. Ma dot ne fut point considérable, et ce que j'ai pu économiser durant les premières années de mon mariage, n'ajoute pas un gros appoint à nos revenus. J'avais sans cesse devant moi deux échéances : l'heure où tu te marieras, et le moment où ton père sera mis à la retraite. J'ai réussi en partie à y parer, et j'espère atteindre mon double but : te remettre une dot suffisante, et régler chaque chose de telle sorte que, plus tard, ton père ne s'aperçoive point de la diminution de ses appointements.

— Tu as eu raison en cela ; quant à ma dot... à quoi bon ! Je ne me marierai jamais.

— Est-ce qu'on peut affirmer cela à dix huit ans ?

— Pourquoi pas, si on le pense ?

— Mais alors on ne sait pas ce qu'on pense, ma fille. Tu me disais que ta tante nous reproche une apparence de parcimonie, elle ne se souvient jamais de la différence de nos fortunes. Sa dot de cent mille francs s'est quadruplée par des héritages successifs, et, grâce à son habileté, elle jouit maintenant d'une situation, qui lui permet de satisfaire ses goûts luxueux. Nous sommes dans l'impossibilité de lutter avec elle, et pour arriver à soutenir notre rang, nous devons nous imposer plus d'une privation. Celle des fleurs, par exemple. Elles étouffent vite, d'ailleurs, dans notre appartement privé de soleil.

C'est vrai, répondit Amice en rangeant les jardinières, tan-

dis que la servante préparait le feu, et c'est dommage ! Vois combien le salon semble joli, maintenant... Mon oncle aime la musique, je vais ouvrir le piano. Ah ! ici des albums pour Landry, il dessine toujours quelque chose pendant la soirée... Cette boîte de bonbons près du fauteuil de ma tante... Un coussin tout près pour ses pieds... les cigares pour papa et son frère, c'est tout, je crois.

— Oui, vraiment, et tu as raison, notre salon me semble fort bien.

Amice embrassa sa mère.

— Achevons maintenant de dresser le couvert.

Toutes deux se rendirent dans la salle à manger, assez vaste pièce meublée d'une façon attrayante, grâce à des babuts et des dressoirs rapportés de province par Mme Gualbert. Ainsi que dans un grand nombre de familles bourgeoises, elle avait pris l'habitude de considérer la salle à manger comme le centre de la vie de famille. Le salon s'ouvrait seulement les jours de réception, mais la salle à manger agréablement décorée, bien chauffée, suffisait quotidiennement aux deux femmes.

On y passait la soirée. Une grosse lampe jetait sur la table sa clarté joyeuse. Mme Gualbert prenait un ouvrage de couture, Amice une broderie, Paulin Gualbert un livre ou un journal. On causait amicalement. M. Gualbert racontait ce qui s'était passé au bureau, sa femme les petits événements de sa vie restreinte : visites d'amies, requêtes d'indigents, courses dans les magasins. Le père lisait une page de livre ou une colonne de journal ; on discutait sur l'art, la politique et la morale. A dix heures on se séparait pour se retrouver le lendemain avec la même joie sereine.

Amice prit un beau service en toile de Saxe, sur lequel la servante posa des assiettes peintes avec goût. Certes, ce n'était point à proprement parler une œuvre artistique, mais la franchise élégante de ce travail, suffisait pour le rendre agréable à l'œil. Quelques pièces de vieille argenterie furent tirées des armoires, un magnifique vase de Sèvres gagné jadis à une loterie, devait servir de surtout. La jeune fille le remplit de branches de mimosa faisant trembler leurs petites huppées d'or au milieu de branches d'une délicatesse exquise. Puis elle plaça à portée de la main des condiments recherchés, et regarda sa table avec une expression de satisfaction évidente.

— Et le gâteau ? demanda Mme Gualbert.

— Une merveille ! Et pour saluer la souveraineté des deux élus de ce soir, notre vieil ami Nahiac a envoyé six bouteilles de son clos Bordelais.

— Quelqu'exigeante que soit ma belle sœur, j'espère qu'elle se montrera satisfaite. Le reste regarde Sidonie qui est toute au feu de ses fourneaux. Songeons maintenant à notre toilette.

— Quelle robe mettras-tu ?

— Ma robe grise.

— Elle est bien triste. Je suis certaine que ma tante Mélanie nous arrivera très parée, et que Clotilde aura une toilette nouvelle.

— Qu'importe ! Nous sommes pauvres, nous ! Tu seras charmante avec ta robe bleue et tes dix-huit ans.

Amice s'appuya sur l'épaule de sa mère.

— Vraiment ! lui demanda-t-elle ; mais bien franchement suis-je jolie ?

Mme Gualbert saisit à deux mains le front de sa fille, et répondit :

— Plus que jolie, Amice, tu es belle.